

PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brovet

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THÉÂTRE ~ ÉCONOMIE DOMESTIQUE

MODES

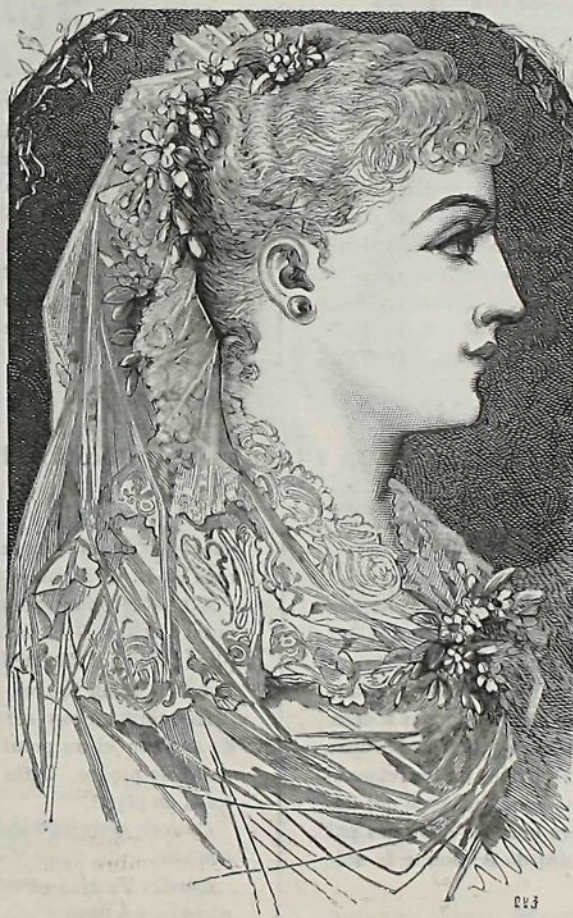
Nous ne trouvons pas très opportun de faire revivre, en cette saison, la mode des collerettes ruchées, genre Henri IV; rien de mieux pour l'hiver, cette collerette montante préservant le cou du froid et de la bise, mais en été?... Nous espérons que cette tentative ne réussira pas, et qu'une fantaisie quelconque, nouvelle et printanière, en aura raison. Nous avons vu cette ruche montant aux oreilles et soutenue par un col droit assez haut; nous ne saurions dire que cela n'est pas seyant aux personnes minces et élancées; mais il vaut mieux réserver cette mode pour les frimas.

Encore un revenant, mais celui-là est presque obligé avec le retroussé accentué: le nœud bébé, dont les pans et les coques diversement chiffonnés accompagnent le pouf sur lequel il pose. Il est aussi l'ornement des pardessus de printemps, dont il maintient le drapé, et se fait en très beau et large ruban de satin royal.

Une mode bien affirmée, c'est la visite drapée; que ce soit la manche ou la visite même qui fournisse les plis du relevé, elle n'en recevra pas moins un nœud volumineux qui retiendra ces plis, lesquels dégagent le pouf du costume. A défaut de broderie de perles, de passementerie perlée, garnitures fort chères, il reste comme ornement très joli la dentelle espagnole, que l'on dispose en volant froncé, plusieurs rangs superposés, en coquilles et aussi en spirales. On obtient cette dernière disposition, qui fait bien

comme tête, courant au-dessus de plusieurs volants, en remontant le bas du volant au-dessus du point devant qui le monte et en le fixant par un point; après on arrête le bas, puis on remonte de nouveau la dentelle, etc., etc. Nous ne trouvons pas que cette dentelle fasse aussi bien en plissé, en ruché formant

fouillis; nous lui préférons, comme plus légère et plus mousseuse, la dentelle de Calais. Sur ces volants, scintillent des pampilles de jais, d'acier ou d'autres perles; on les pique séparément, et plus elles sont rapprochées, plus l'ensemble en est riche. On termine les nœuds des manches et de l'encolure par des aiguillettes perlées. Cette forme de visite drapée est si en faveur que l'on relève ainsi le châle de l'Inde carré. Le châle plié en écharpe, on forme au milieu, derrière, trois plis profonds sur lesquels on applique un motif de passementerie cachemire qui retient des cordelières assorties s'étaguant sur le pouf du costume; un ruban intérieur se noue à la taille et maintient ce gracieux relevé. Pour former l'encolure, des plis espacés qui vont en mourant, une grosse cordelière au bord que l'on noue devant. Un dessous de manche est rapporté pour passer le bras sans relever le châle qui doit tomber droit. Cette façon visite, pour les personnes qui ne veulent pas couper un beau châle



Coiffure de mariée, exécutée par M. de Bysterveld, rue du Faubourg-Saint-Honoré, 3

carré, est tout à fait réussie.

Les cordelières et les glands sont l'ornementation ordinaire du costume de voyage et de courses. Cette garniture est moins fragile que toutes les autres, et

elle a une originalité qui sied à ce genre simple et sans froufrou, devant être pratique et par conséquent dégagé de cette multitude de plissés, de ce fouillis d'étoffe qui ne conviennent qu'au costume de ville. Le costume de voyage est toujours en lainage, fantaisie de couleurs éteintes (mêlées, sur un fond bistre, feutre, chamois, gris, teintes sur lesquelles la poussière ne paraît pas. On en fait de jolis avec une jupe plissée à très larges plis et une redingote ajustée à châle revers et boutonnée de côté; elle tombe droite devant et, derrière, forme deux plis creux ornements de passementerie avec cordelière remontant se fixer à l'épaule; cette même façon, pour être plus coquette, reçoit en place de la passementerie un énorme nœud hébé en satin duchesse de même couleur que le fond de l'étoffe, mais de ton foncé. Les bas portés avec ces costumes sont rayés de deux couleurs assorties à l'étoffe; feutre et grenat par exemple, les souliers lacés en chevreau verni. Le col et la manchette en percale rayée de même couleur que les bas. Le chapeau en paille de Manille,

une nouveauté mise en vogue par madame de Bysterveld, et des plumes ombrées grenat. L'encas, avec son manche rustique, doit rappeler la couleur du fond de l'étoffe et celle du nœud du costume; feutre et marron si telles en sont les nuances. Pour compléter cet ensemble des plus comme il faut, des gants en Suède avec le bracelet de Suède et le mouchoir à ourlet, à rayures pareilles au col et à la manchette.

On sait que, dans ce moment, le goût est tourné vers les garnitures de perles, de dentelle d'acier, ce goût s'affirme de plus en plus, et voici que l'on brode le surah de teinte grise d'énormes pastilles en fil d'acier, cette nouveauté tout à fait charmante restera dans le domaine des étoffes qui ne se vulgariseront pas. C'est madame Bréant-Castel, 19, rue du 4 Septembre, qui a eu l'idée de cette broderie et nous l'en félicitons, car on ne peut rien trouver de plus joli. La jupe courte est en étoffe unie, la tunique, le corsage en surah brodé d'acier de même que tous les ornements: quilles plissées, panneaux, biais et draperies.

CORALIE L.

EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 157 et 159).

Coiffure de mariée, exécutée par M. de Bysterveld, 3, faubourg Saint-Honoré. — Sur les cheveux ondes est posée, derrière, une mantille en fine dentelle espagnole qui vient se fixer, devant, sous un bouquet de fleurs d'oranger; un voile de tulle qui enveloppe la robe vient aussi se chiffonner sous le bouquet, le bord de la mantille fait dentelle rabattue sur le sommet de la tête et est retenu de côté par de fines traines de boutons et de fleurs d'oranger.

Robe de mariée en surah royal, garnie de point à l'aiguille. — Autour de la traîne arrondie, volant ruché en

satin surmonté d'un second ruché en surah. Deux draperies, avec point à l'aiguille, sont superposées sur le tablier et viennent se perdre dans la traîne; celle-ci est coupée sur la hauteur, par deux volants de point à l'aiguille descendant en spirale. Le corsage a une longue pointe et une petite basque se prolongeant en deux pans relevés en forme de coque et maintenus par une touffe de jasmin avec quelques boutons de fleurs d'oranger. Grand col carré en point. Manche ronde ornée de dentelle, de fleurs et d'un nœud.

Explication de la Planche supplémentaire

Dessin de tapisserie pour tapis de table ou tabouret. —

On appliquera le canevas, qui sera plutôt fin que gros, sur le dessin que l'on tracera avec un crayon en suivant les contours; ceci fait on repassera ce dessin à l'encre. Suivre pour nuancer le dessin les indications numérotées. Le bouquet et la bordure terminés, on découpera le canevas à deux millimètres du point de la tapisserie. On appliquera bordure et bouquet sur une peluche rouge Van Dyck en les retenant par un point très rapproché; ensuite pour cacher ce qui dépasse de la tapisserie, on fera suivre tous les contours par une soie d'Alger retenue par un point de Boulogne; la soie d'un ton vieil or sera mise double.

Sac à linge de nuit donné par moitié, dans la longueur, se brode en coton de couleur et au point russe. Le dessus

du sac est donné par moitié, il se monte aux lettres de raccord A. B. et forme la poche.

Alphabet pour mouchoir. — Se brode au plumetis, avec point d'armes. Peut se faire au point de chaînette plein; remplacer le point d'armes par un point de chaînette que l'on ferait en coton rouge.

Enveloppe pour serviette de table. — Se brode en coton de couleur et au point russe. Les traits droits se font au point de piqure. Cette enveloppe se fait en nanzouck, en toile, en piqué.

Couvre-assiette à dessert. — Broderie russe en coton de couleur.

Chiffre J. M. — Se découpe en drap et s'applique sur un coussin, un tapis.

E. L., enlacés chiffre pour nappe et serviette.



Journal des Demoiselles

4309

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Drouot. 2

Coiffures de M^{me} Breant-Castel. 19, r. du 4 Septembre - Mouchoirs de la Compagnie Irlandaise. 36, r. Crochot.
 Modes de M^{me} Boucherie. 16, r. du Vieux Colombier. Etoffes en foulards de la Compagnie des Indes. 34, B. Haussmann.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4309

COSTUMES DE PROMENADE

Costume en surah uni à carreaux fond bleu-marine. — Jupe ronde; le tablier plissé de doubles plis creux; aux lés de derrière, plusieurs petits volants. Une polonaise à carreaux, le devant relevé de plis plats, vient se perdre sous le pouf, formé de coques tombantes, et d'un pan garni d'une frange chenille aux couleurs de l'écosse, même frange devant et doublure des coques en surah maïs. Au corsage et à la manche, revers en surah uni. Colerette et sous-manche plissées. — Bas bleus. — Souliers en chevreau. — Gants de Suède. — Chapeau en paille à bord rond, dit Maltais. Autour du fond, draperie en surah bleu, coupée d'une touffe de géranium rouge.

Costume en satin d'été havane. — Jupe ronde, garnie de quatre très petits, et plissés recouverte d'un côté, par une drape-



Robe de mariée en surah royal, garnie de points à l'aiguille.

rie qui vient se chiffonner derrière et former le pouf. Une seconde draperie recouvre en sens inverse l'autre côté : c'est-à-dire que la partie la plus large se trouve dans le haut, au lieu d'être en bas; elle forme une ligne diagonale sur la première et se chiffonne très bas d'un nœud. Sur le bord plat et suivant la ligne diagonale, un ornement en satin gris forme une suite de carreaux posés en pointe; au dessus une belle frange chenille, ainsi qu'au bas de la première draperie. Corsage à basque, une frange au bord; un ornement plus petit que celui de la jupe descend en pointe; plissé à l'encolure ouverte, toque en surah rayé fond havane; touffes de plumes blanches et grises de côté, devant et derrière. — Bottes mordanées. — Gants de Suède.

CAUSERIE

On assure que Victor Hugo assistant à la fête nationale donnée cet hiver en son honneur, aurait dit avec tristesse : — « C'est une répétition de mes funérailles. »

Le grand poète pourrait dire avec plus de vérité encore devant la reprise de *Lucrece Borgia* : — C'est l'enterrement de mon théâtre, au moins de mon théâtre en prose.

Ses ennemis, en effet, n'eussent pu rien imaginer de mieux pour lui nuire que cette résurrection d'un mélodrame qui ne le cède en absurdités de toute sorte qu'à *Angelo, tyran de Padoue*.

Nous ne sommes pas de ceux qu'aveugle l'admiration pour le génie de celui qu'on appelle par excellence *le Maître*; si grand que soit l'auteur des *Feuilles d'Automne*, des *Orientales*, des *Rayons et des Ombres*, de la *Légende des Siècles* et de *Notre-Dame de Paris*, nous ne croyons pas que son œuvre entière lui survivra. Même dans les *Odes et Ballades* et dans les *Chants du Crépuscule* bien des pièces ont déjà vieilli; on ne lit plus guère que des fragments de cet interminable ouvrage intitulé *les Misérables*; si le *Dernier jour d'un Condamné* reste la plus poignante

des études psychologiques, *Han d'Islande* et *Bug Jargal* dorment poudreux sur les rayons de nos bibliothèques. Il serait trop long de séparer ici le bon grain de l'ivraie, en épluchant le travail gigantesque qui a rempli une vie commencée presque avec le siècle pour; en revenir au théâtre seulement nous dirons, sans nous laisser éblouir par l'épithète de *shakespearien* qu'on lui applique à la légère, que le théâtre de Victor Hugo est certainement la partie la plus faible de son œuvre.

Encore certains éclairs qui rappellent les qualités grandioses du poète lyrique rachètent-ils en partie les invraisemblances choquantes de *Ruy-Blas*; nous avons pu entendre avec plaisir les beaux vers d'*Hernani* si vibrants de passion dans la bouche d'une Sarah Bernhardt et d'un Mounet-Sully; nous reconnaissons sans peine que si le *Roi s'amuse* fut sifflé autrefois, ce fut au nom de la morale et de la vérité historique outragées, plutôt qu'au nom de l'art qui s'élève très haut dans cette périlleuse réhabilitation de Triboulet aux dépens de François I^{er}; *Cromwell* n'est injouable en réalité qu'à cause de ses longueurs; mais tout devait s'opposer à la résurrection de *Lucrèce Borgia* qui est d'un bout à l'autre une pièce insensée, une herbe folle poussée dans ce vaste et magnifique jardin du romantisme dont nous avons depuis longtemps élagué la végétation exubérante, en riant, hélas! de ce qui enthousiasmait nos pères; car il est certain, que l'opinion publique fait peau neuve pour ainsi dire à intervalles assez rapprochés, qu'il n'est pas besoin d'attendre cinquante ans pour découvrir que le goût, l'esprit, l'humeur d'une nation, en matière littéraire surtout, se renouvellent de fond en comble et que, seuls, les chefs-d'œuvre continuent à s'imposer d'une génération à l'autre.

Quand il y a une dizaine d'années, madame Marie Laurent, succédant après un long intervalle à mademoiselle George, prêta les éclats de sa voix formidable et l'énergie plébéienne de son talent, célèbre sur le boulevard, à ce rôle de princesse, l'échec fut assez complet pour qu'on en dût garder le souvenir; cette fois, les acteurs de la Comédie-Française ont été appelés à la rescousse. Madame Favart s'est engagée, M. Perrin a cédé l'un de ses pensionnaires les plus sympathiques, M. Volny, et malgré tout, l'effet est plus lamentable que jamais.

Les galeries supérieures applaudissent bien encore quand un mot injurieux est jeté à la face du Pape ou des grands de ce monde, mais le public intelligent, celui qui compte, demeure de glace; il ne trouve rien qui puisse l'émouvoir dans ce drame vigoureusement charpenté du reste, mais tissu d'absurdités et de fautes de goût. Beaucoup plus qu'autrefois d'abord on tient à la vérité historique; or Victor Hugo ne l'a jamais plus ouvertement bravée, sauf dans Marie Tudor, où il a prêté toutes les faiblesses et toutes les débauches à une reine qui n'était que prude et laide, et systématiquement cruelle, comme si ce n'était pas assez! *Lucrèce Borgia*, pour son compte, était au contraire la corruption même et le dérèglement incarné, mais elle n'avait rien de sanguinaire. Avant même que de récents travaux conduits avec un esprit d'impartialité qui les rend très précieux n'eussent prouvé qu'elle avait été plutôt victime que complice des crimes de la famille Borgia, — très faussement jugée dans son

ensemble, à moins qu'on ne se mette au point de vue de ce terrible et magnifique xvr^e siècle auquel elle appartient, ce qui est difficile pour un homme du xix^e, — chacun savait qu'elle n'avait assassiné personne si l'on assassinait beaucoup autour d'elle, et qu'elle s'en était tenue à la pratique d'un seul des péchés capitaux; porté il est vrai jusqu'aux dernières limites.

Il y a dans une vitrine de la bibliothèque Ambrosienne de Milan, auprès d'une lettre écrite de sa main, une mèche de cheveux qui la fait connaître mieux que bien des pages de biographie: ce sont des cheveux d'un or pâle, fins et soyeux, qui peuvent bien appartenir à la plus voluptueuse, voire même à la plus dépravée des créatures, mais non pas à la virago féroce, meurtrière de tous ses maris et de tous ses amants, aussi bien qu'inceste et adultère, que s'est plu à peindre M. Victor Hugo. Pourquoi? parce qu'il aime et recherche le laid, chacun sait cela, et que le point de départ de tous ses drames, c'est l'homme tombé au rang de la brute et capable cependant par amour de s'élever au-dessus des plus grands, des meilleurs, comme Quasimodo, ce monstre, qui échappe à l'idiotisme et à la brutalité pour aimer avec une pureté, un dévouement sublime dont autour de lui le prêtre, le gentilhomme, tous ceux que le monde honore, sont incapables; comme Triboulet qui sous ses grelots de bouffon recèle toutes les grandeurs de la tendresse paternelle, comme Marion Delorme, la courtisane, à qui la passion sincère « refait une virginité, » comme Ruy Blas le valet, « ver de terre amoureux d'une étoile » et devenu par miracle un grand ministre, un homme d'Etat, quitte à mourir l'instant d'après, dans sa livrée, les mains souillées de sang. Car c'est là le côté immoral et faux de ces créations d'un génie égaré, types chimériques de l'école si bien nommée l'école des Parias, c'est que le sentiment héroïque qui jaillit comme une divine étincelle de la nuit de leur âme n'éclaire rien autour d'elle en somme, ne purifie rien; c'est ce qui fait que ses personnages si peu historiques ne sont pas humains non plus, la simple observation suffisant à prouver qu'une âme, à laquelle le bien se révèle dans un coup de foudre capable d'effacer tout le passé, ne rentre pas ensuite de plus belle dans la fange. Elle peut y retomber assurément, entraînée par les fatalités de sa nature, par celles des circonstances et du milieu, par le souvenir d'une éducation pernicieuse, par des habitudes invétérées, mais n'importe, l'âme, une fois éveillée, ne s'endort plus tout à fait; l'amour maternel, la reconnaissance, l'abnégation, la générosité, le dévouement, ne sont pas des accidents sans suites; il suffit qu'une vertu ouvre la porte pour que les autres entrent après elle, et la mère repentante de Gennaro ne peut pas plus être l'empoisonneuse du dernier acte de *Lucrèce Borgia*, que l'homme de cœur et de mérite, égaré par une méprise du sort sous l'habit d'un laquais, ne peut y rentrer plus vil que jamais dans *Ruy Blas*, après en être triomphalement sorti. Non, nul n'a jamais redescendu les degrés de l'échelle qui mène aux abîmes de la dégradation; nul n'est demeuré irrémédiablement pervers sur tous les points sauf sur un seul; une mère qui a toutes les délicatesses, tous les dévouements, une mère capable de donner avec joie sa vie pour son fils, n'est pas, quant au reste, une infâme. C'est méconnaître et calomnier

l'humanité que de l'affirmer; nous accepterions encore une *Lucrece Borgia* de convention, façonnée d'après la légende, mais nous voulons avoir affaire, du moins, à une femme, et la femme, en *Lucrece Borgia*, ne se révèle pas sous le monstre.

Il est vrai que l'actrice chargée du fardeau de ce rôle impossible ne contribue guère à le relever. Nous nous rappelions madame Favart dans *Marion Delorme*; elle y était très belle et très intelligente, mais il semble qu'en abandonnant la scène d'élite où est né, où s'est développé son talent, elle y ait laissé toutes les saines traditions dont nous la croyions nourrie.

Cette actrice d'expérience, habituée à personnifier les nobles héroïnes de notre répertoire classique, à interpréter toutes les nuances fines et variées de la comédie moderne, est tombée tout à coup dans la déclamation emphatique du gros drame; elle y est odieusement vulgaire, et sa beauté si distinguée forme tout le temps un contraste pénible avec l'accent, le geste, le hoquet traditionnel du boulevard. Lorsque dans la fête vénitienne, les jeunes seigneurs, qui payeront si cher leur audace, la démasquent en devant son fils qui ne la connaît pas, nous ne sommes pas en présence d'une grande dame outragée, épouvantée, éperdue, mais devant une louve qui fuit et qui hurle au milieu des chasseurs; les scènes qu'elle joue avec Gubetta, « son vieux complice » qui, sous les traits de Clément Just, n'est lui-même qu'un Méphistophélès de faubourg, font penser aux bouffonneries de Guignol, et elle rend souverainement ridicule la scène finale si pleine d'émotion pourtant et où l'horreur, il faut en convenir, va crescendo, attisée par une main habile.

Dans une seule situation pendant ces cinq actes, nous avons retrouvé les séductions de madame Favart, dans l'assaut de ruses et de coquetteries qu'elle livre à son féroce époux pour le détourner du meurtre de Gennaro. Mais quel duc d'Este que ce bon gros Dumaine! On croit assister, en l'écoutant braver et menacer sa charmante moitié, à une parodie de *Barbe-Bleue*, et cette fameuse poudre qui change le vin de Romorantin en vin de Syracuse, premier cru, pour envoyer les gens dans l'autre monde, fait entre ses mains l'effet grotesque du bâton meurtrier dans les mains de Polichinelle; nous revenons toujours malgré nous à Guignol.

Un seul artiste est excellent parmi les malencontreux interprètes de cette malencontreuse *Lucrece Borgia*, c'est Volny, qui a l'élégance frêle et juvénile de Capoul, une voix faite pour traduire avec charme tous les sentiments exaltés des belles années de la vie, une diction toujours juste, sans emphase, sans cris, sans emportement; de la fougue, de la sensibilité, des élans imprévus, généreux, qui remuent le cœur... Nous lui souhaitons d'employer bientôt tout cela pour une meilleure cause et de fuir désormais les mélodrames de Victor Hugo, comme Gennaro aurait dû fuir au galop de son cheval, avant le vénérable souper de la Negroni, cette bonne ville de Ferrare.

L'inhumation de M. Davioud a eu lieu, par une triste coïncidence, le jour même de la grande fête musicale et dramatique organisée au bénéfice des incendiés de Nice, dans ce palais dont il fut l'architecte. Jamais, depuis l'Exposition, on n'avait vu pareille foule affluer

au Trocadéro; toutes les places, malgré leur prix élevé, étaient retenues d'avance, l'amphithéâtre, les tribunes ne suffisaient pas à la masse du public; les plus élégantes toilettes garnissaient jusqu'au parquet et à l'estrade des musiciens; dans les loges c'étaient de brillantes étrangères, de jolies actrices, des beautés de différents mondes, arborant les modes les plus excentriques: nous avons vu, par exemple, un chapeau à passe évasée, genre Restauration, en treillis d'or avec artifice de satin blanc et biais de roses pompon posé dessous, des empanachés de champignons énormes en feutre ou en velours, rouges, de capucine, de jonquille, etc..., beaucoup de robes à larges rayures ombrées comme les vieux rubans de nos grand-mères; Anglaise vêtue d'un habit et d'un chapeau d'amazone en satin aventurine agrémenté d'azur!... Et quels jabots de fleurs, combien de cuirasses tout en jais de couleur qui faisaient penser aux écailles miroitantes des habitants de l'onde! C'était à croire qu'il y avait là fort peu de Parisiennes pur sang.

Etrangères et petites dames en ont été du reste pour leurs frais de parure; le froid les a obligées d'endosser bien vite ces grandes pelisses froncées aux épaules qui font ressembler celles qui les portent à autant de dominos. On n'avait pas réfléchi que la salle du Trocadéro ne peut être chauffée. Les personnes bien avisées qui s'étaient munies de manchons, avaient au moins la ressource d'y glisser leurs pieds faute de chancelières, les autres éternuaient avant même que l'orchestre des Italiens n'eût achevé l'ouverture de *Semiramis*. Ce public transi, a un peu oublié ses souffrances au son du violon magique de mademoiselle Marie Tayau, surpassé seulement par celui de mademoiselle Tedesca. Les deux pauvrettes portaient naturellement des manches courtes, — il n'y a que la grâce d'un joli bras qui, avec beaucoup de talent, puisse faire excuser l'attitude disgracieuse que le violon impose aux femmes, — et on s'étonnait de ne pas voir leur chair bleuir sous la bise.

Combien les hommes sont privilégiés toujours! L'habit noir est relativement confortable, et c'est en habit noir, bien entendu, que M. Talazac vient chanter admirablement un air de *Marta*; puis M. Sellier, non moins admirablement, un air d'*Aïda*; puis M. Lassalle, l'arioso du *Roi de Lahore*. Les applaudissements vont crescendo, ils se transforment en tonnerre quand Capoul dit avec tout le charme dont il est capable, sa fameuse romance de *Lalla Roukh*.

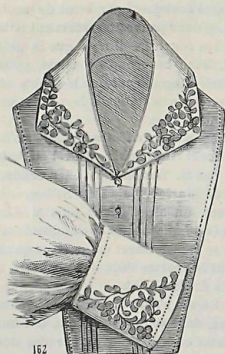
— Mademoiselle Bartet s'avance, élégante comme une figurine de Saxe, dans son joli costume, dix-huitième siècle, en taffetas carmélite ouvert sur des flots de malines; elle sourit, elle remue les lèvres, on ne distingue rien, mais sa physionomie est si charmante, sa révérence si gracieuse, que les mains les mieux gantées lui accordent quelques témoignages approbateurs qui ne s'adressent nullement à la *Chanson d'Amour* de Théodore de Banville, indiquée par le programme.

Ah! en revanche, on entend Coquelin réciter une jolie pièce de vers: *La Chasse*. Cette voix si fortement timbrée, éveille même un malencontreux écho grâce aux défauts d'acoustique de cette salle qui n'est pas faite décidément pour la déclamation; on entend deux Coquelin à la fois, on entendra de même,



N° 1. Chapeau en gaze écossaise orné d'une branche de roses.

N° 1. Chapeau en gaze écossaise. — Fond mou plissé, avec ruché formant bavolet. La passe-bouillonné à une dentelle d'or froncée au bord; de côté, une branche de roses aux couleurs de l'écossais.



N° 6. Col en toile appliquée d'une broderie en relief.

N° 2. Chapeau en paille à jours avec transparent mais. — Sur la passe un courant de boutons de rose et, de côté, piquant les coques, en gaze brochée, roses-thé. — Brides en ruban broché.

N° 3. Ombrelles et encas. Encas en surah bronze, manche en ivoire avec écusson pour le chiffre.

Encas en pékin de soie grenat, manche boule en écaille. Haute dentelle de Bruges au contour.

Encas en serge couleur tubac, doublé de soie de même ton. Manche en ébène à bécaille.

Ombrelle en foulard l'empadour avec draperie et dentelle au bord. Nœud dans le haut. Manche en laurier.

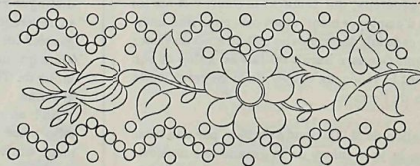
Ombrelle en surah à rayures multicolores; un nœud dans le haut retient deux rubans attachés au manche, en bois d'orange, par deux coques tombantes; un peu plus haut, deux autres coques pincent ensemble les deux rubans.

N° 4. Robe en mousseline laine bleu-marine. — Le dos est cintré par trois cou-



N° 4. Robe en mousseline laine bleu-marine, pour petite fille.

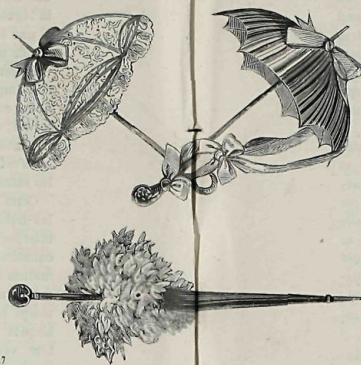
tures et le devant par une pince faite sous le bras. Dans le bas, quatre volants froncés roulés de surah et formant tête au quatrième; une bande de mousseline plissée de trois plis plats. A l'encolure, deux cols rabattus et un plissé en jabot. A la manche ronde, double parement rappelant les cols. Nœuds à l'encolure devant et à la bande plissée.



N° 8. Entre-deux ceilllets et plumetis pour lingerie.



227



N° 3. Ombrelles et encas.

Ancienne maison Cheuvreux-Aubriot, 7, boulev. Poissonnière.



N° 9. Costume en mousseline laine prune et tissu Pompadour fond crème.

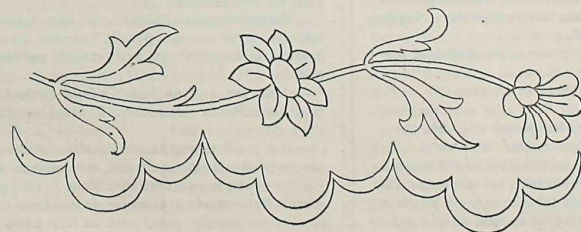
Modèle de madame Hubler.



battue et carrée. Une fine broderie court autour. Pour garniture, un plissé de batiste sur lequel joue une dentelle.

N° 8. Entre-deux pour lingerie, ceilllets ou pois. — La guirlande se brodera au plumetis pour les feuilles et les boutons de rose, et en broderie anglaise pour la marguerite.

N° 9. Costume en mousseline-laine prune et tissu Pompadour fond crème. — Jupe plissée verticalement et tunique laitière pincée de côté, retombant en pouff. Le corsage en tissu Pompadour à la basque perdue



N° 10. Broderie au plumetis et feston pour robe d'enfant.

line doublé de surah rose. Une draperie maintient les deux côtés de la robe, en coupant le plissé-jupe, et cache la couture qui le réunit au plastron s'agraffant de côté. Manche à parement lacé sur une pièce en surah rose.

N° 6. Col en toile appliquée d'une broderie en relief. — Forme rabattue un peu ouverte. Dans les angles est appliquée une broderie de couleur. Poignet de la manche assorti.

N° 7. Col en batiste brodé. — Forme ra-

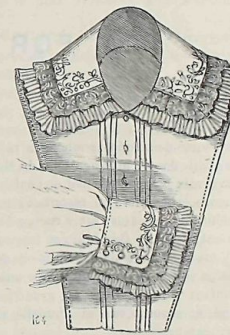


N° 5. Costume en surah et voile rose et grenat pour enfant.



N° 2. Chapeau en paille à jour, orné de fleurs.

De madame de Bysterveld.



N° 7. Col en batiste brodé, garni d'un plissé et d'une dentelle.

sous la tunique-laitière, laquelle y est fixée derrière. La manche ronde terminée par un plissé, surmonté de deux bracelets en mousseline laine unie.

N° 10. Broderie pour robe d'enfant. — Se fait au plumetis avec un coton de couleur, ou au point belge en cordonnet de coton.

tout à l'heure, hélas ! deux Mounet-Sully gémir une pièce lugubre, mal choisie et mal débitée, de Henri Murger : *Le Testament*. Mesdames Baretta et Croizette, toutes frissonnantes, ne se dépouillent qu'à la dernière extrémité de leur manteau pour donner la réplique à Delaunay dans ce premier acte des *Femmes savantes* qui sera éternellement un chef-d'œuvre de bon sens et d'esprit. Croizette est littéralement étincelante, en satin bleu foncé couvert de jais du même ton aux reflets changeants, des roses jaunes au corsage.

La température de cette maudite salle s'abaisserait à zéro, si madame Judic n'y mettait bon ordre par ses œillades et sa façon de dire : *Bras dessus, bras dessous* ; Nicolini en profite : il est rappelé, bissé après son air d'*I Lombardi* ; on se réchauffe à trépigner, on y prend goût ; c'est une gymnastique capable de neutraliser l'effet des courants d'air qui, à chaque porte ouverte, soufflent du Champ de Mars, traversant la Seine... Brr !....

Mais voilà enfin la reine de la fête ! Tout est oublié... Adelina Patti chante l'air des *Bijoux de Faust* de façon à ravir Gounod, présent dans une des loges, et à transporter l'auditoire le plus exigeant, fût-il gelé, et puis la romance de madame de Rothschild, et puis une autre romance inédite... Elle est toujours

semblable à elle-même, toute jeune sous sa robe rose courte à volants de dentelle, vive comme un oiseau, joignant les mains d'un geste enfantin quand on fait rouler jusqu'à elle deux jardinières monstres chargées de lilas blancs et de roses..., et quelle cascade de perles sur ses lèvres ! Un rossignol ! Il faut toujours en revenir à cette comparaison rebattue qui n'a jamais été juste que pour elle seule, — un rossignol, — rien de plus, rien de moins.

Les danseuses de l'Opéra qui se sont acquittées consciencieusement de leurs rôles de bouquetières et de marchandes de programmes n'en peuvent plus ; Capoul et Gailhard se hâtent d'achever leur duo en patois languedocien, car le crépuscule tombe et la salle du Trocadéro ne s'éclaire pas plus qu'elle ne se chauffe. — La foule s'écoule aussi vite que le permet l'onglée qui paralyse les pieds de chacun ; dès le vestibule les parapluies sont ouverts ; cri de détresse général : Il pleut à verse, et il n'y a plus de voitures..., toutes sont prises... on se lance à la nage !...

Le nombre des fluxions de poitrine a dû terriblement augmenter cette semaine-là, mais jamais plus belle recette n'a été faite au profit des malheureux.

T. B.

LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

Une sorte de sanglot souleva la poitrine haletante de la vieille dame ; mademoiselle de Montligné l'interrogea à voix basse sur le mal de l'enfant, et tandis que la pauvre grand'mère lui racontait non-seulement ses inquiétudes présentes, mais encore les chagrins qui l'avaient accablée, Géraldine se rapprocha de Louisa.

« Vous êtes bien à plaindre, dit-elle doucement, mais je plains votre aïeule plus que vous encore... »

L'enfant tourna vers sa grand'mère un visage étonné, et reporta sur sa nouvelle amie un regard interrogateur.

« Ne savez-vous pas qu'une mère souffre autant que son enfant malade, et que chacune de ses plaintes lui déchire le cœur ? On voit combien elle vous aime ! Quand vous dites que vous vous ennuyez et que vous êtes malheureuse, c'est une torture pour elle... Voyez, elle pleure en ce moment. »

Louisa regarda de nouveau sa grand'mère et soupira.

« Les journées sont si longues ! dit-elle. »

— Pauvre chère petite ! Oui, elles sont longues ; mais vous guérirez ; vous êtes jeune, vous avez l'avenir devant vous. Et voyez combien l'on s'efforce de rendre plus courtes et moins dures ces heures de réclusion ! La vie de votre grand'mère est suspendue à la vôtre ; je suis sûre qu'elle oublie toutes ses peines et tous ses tourments quand vous souriez, ou quand un nouveau jouet vous amuse un instant. »

La petite fille resta quelques instants silencieuse.

« Personne ne m'a jamais parlé ainsi, dit-elle. Chacun pense à moi, et moi... je crois que je ne pense jamais aux autres. »

— Cela ne serait pas équitable, répondit Géraldine en l'embrassant. Tout ce qu'on fait pour vous, vous pouvez le payer par un sourire ou une bonne parole. Il est si doux, si facile de s'acquitter en aimant ! »

Les yeux intelligents de la petite fille se mouillèrent de larmes.

« Ainsi, tout infirme que je suis, je puis faire plaisir aux autres !... Je n'y avais jamais pensé... Et papa ! Si vous saviez comme il est bon ! Si vous saviez comme je l'aime ! Pourtant, je suis souvent capricieuse avec lui... Ah ! comme je serai contente si vous voulez venir me voir souvent ! »

— Malheureusement, Géraldine va, selon toutes probabilités, partir avec moi pour la Touraine, dit mademoiselle de Montligné, qui avait entendu ces derniers mots.

— Mais pas tout de suite ? s'écria l'enfant avec inquiétude. Pas tout de suite ?... Et avant son départ, elle reviendra souvent ?

— Oui, si elle le peut ; mais Géraldine est très occupée. Sa mère est triste, souffrante, et réclame ses soins.

— Oh ! votre mère est malade ? Alors, je vous plains aussi... Mais vous êtes heureuse de la soigner ; moi, je voudrais soigner grand'mère au lieu d'être ainsi gâtée par elle, ajouta-t-elle, tendant sa petite main amaigrie à la vieille dame. »

Celle-ci tressaillit d'étonnement; Louisa ne l'avait évidemment pas accoutumée à de si douces paroles.

« Oh! mon enfant, mon enfant chérie! » dit-elle, la serrant dans ses bras, tandis que Louisa regardait Géraldine un peu timidement, comme pour chercher dans ses yeux une approbation qui lui fut donnée par un tendre sourire.

Mademoiselle de Montligné se leva.

« Ma chère, je reviendrai, et je tâcherai de découvrir un petit souvenir qui vous rappelle ma visite et vous amuse un moment... »

Elle baisa deux ou trois fois le front blanc de la petite malade, et celle-ci noua ses bras autour du cou de Géraldine.

« Revenez, n'est-ce pas, vous reviendrez? »

Quand la jeune fille, une fois dans la rue, leva les yeux vers la fenêtre de Louisa, elle vit sa petite main s'agiter en signe d'adieu, et son regard humide, la suivre tendrement.

« Quelle enfant sympathique! dit Géraldine. J'aurais presque voulu ne pas la connaître, car nous ne sommes sans doute pas destinées à nous revoir.

— Qui sait? répliqua mademoiselle de Montligné de son ton décidé. Si Dieu vous juge utile à cette enfant, Géraldine, il peut vous réunir. Vous êtes bien jeune, mais vous avez dû remarquer et admirer maintes fois la conduite providentielle de Dieu sur nos âmes... A tel être, hier encore inconnu, peut être assigné un rôle dans notre existence... J'ai toujours songé avec une grande consolation que, malgré toutes nos agitations, une main paternelle, nous guide...

— O chère cousine! dit la jeune fille, émue, n'est-ce pas cette main tendre et divine qui vous a conduite vers nous, au milieu de nos douleurs et dans notre terrible isolement?

— J'espère vous prouver vraiment l'affection que j'ai vouée à tout ce qui porte le nom de votre père... Mais appelez une voiture, ma chère, et retournons trouver votre mère, qui pourrait s'inquiéter d'une si longue absence...

V

Si la fille de Théobald de Montligné ressemblait à son père, Henry avait reçu, de sa mère, ses beaux yeux espagnols, ses cheveux brillants, son teint mat, sa taille élancée. Il avait un an de plus que sa sœur, c'est-à-dire dix-sept ans, et avait espéré entrer l'année suivante à l'École polytechnique.

Il était doué d'un caractère naturellement joyeux. Mais le souci était entré avec le chagrin dans cette jeune âme ardente; Henry avait dû apprendre, le lendemain du jour où son père était mort, que les ressources de la famille, bien entamées déjà par les voyages et les séjours aux eaux, avaient été épuisées pour entourer de confort et de sécurité les derniers jours du mourant.

Mademoiselle Géraldine voulut faire tout d'abord connaissance avec lui. Elle demanda à sa cousine une lettre qui l'autorisât à emmener le jeune homme, et se présenta à l'heure dite au parloir de l'école Sainte-Geneviève.

Les élèves sortaient en foule, joyeux, affairés, s'élançant vers leurs parents ou leurs correspondants.

Mademoiselle de Montligné s'approcha d'un surveillant qui causait gaiement avec un groupe de jeunes gens.

« Mon Père, la lettre que voici m'autorise à emmener Henry de Montligné... Auriez-vous la bonté de me le désigner? car, bien que sa parente, je ne l'ai jamais vu.

Avant même que le surveillant eût pu répondre, un des élèves du petit groupe avait couru vers l'extrémité du parloir, et il en ramena son camarade, qui paraissait fort inquiet.

« Rassurez-vous, votre mère et votre sœur sont bien; elles m'ont seulement délégué leurs pouvoirs, et nous allons faire connaissance, dit mademoiselle Géraldine avec cordialité. »

Le front du jeune homme s'éclaira et ses yeux brillèrent.

« Vous êtes ma cousine Géraldine! s'écria-t-il, lui tendant la main avec une expansion soudaine. »

Elle détourna un instant la tête, peut-être pour cacher une larme qui montait à ses paupières.

« Allons, dit-elle, reportant son regard humide sur son jeune parent, je vois que, si on me laissait chômer de visites et de lettres, le pauvre Théobald avait du moins parlé de moi à ses enfants...

— Oui, bien souvent, surtout dans les derniers temps de sa vie, à ce moment où il semble que la pensée se reporte le plus aisément aux souvenirs d'enfance... »

Ils étaient sortis du collège, non sans qu'Henry eût serré, tout en parlant, la main de quelques professeurs qui lui souriaient paternellement.

« Vous êtes très pressé de rentrer chez vous, je le suppose aisément, dit mademoiselle de Montligné, cependant, marchons lentement, s'il vous plaît, parce que nous avons à causer et à nous connaître l'un l'autre... Ecoutez-moi d'abord. Je suis venue ici pour vous aider tous en souvenir du pauvre Théobald. La santé de votre mère est altérée et réclame du repos, Géraldine semble bien frêle: l'air de la campagne leur est donc nécessaire à toutes deux, et dans peu de temps, je l'espère, je les emmènerai à Valvert, qui, vanité de propriétaire à part, est une résidence fort agréable. »

Henry la regarda d'un air plein de reconnaissance.

« Que vous êtes bonne! dit-il vivement. Je ne puis assez vous remercier; mais ma mère et ma sœur sont si aimantes, si admirablement douées, qu'elles sauront payer leur dette...

— Je n'en doute pas, mon cher enfant, si tant est qu'elles en contractent une envers moi; mais je suis fort isolée, j'ai une grande maison vide, un cœur qui ne demande qu'à donner la tendresse qu'il concentre depuis longtemps en lui-même, et il serait peut-être difficile de décider qui sera l'obligée dans notre association.

— Et moi, je vous bénirai chaque jour, et la vie la plus rude me semblera douce, car je saurai mes chères affections à l'abri du besoin et du souci! »

Mademoiselle de Montligné pensa qu'elle n'avait jamais vu rien de plus sympathique que ce jeune visage, à la fois mâle et candide, dont le regard exprimait, dans toute leur sincérité, des sentiments d'abnégation et de générosité.

— Et ne supposez-vous pas que j'ai aussi pensé à vous ?

— Oh ! moi, qu'importe ! Tenez, macousine, si j'étais plus âgé, si je pouvais gagner le pain de ma mère, je ne laisserais à personne, pas même à vous, malgré votre bonté, la chère tâche de soutenir ces deux vies... Mais accepter vos bienfaits pour moi, qui suis robuste, qui puis m'engager, et arriver, par une voie un peu plus pénible, là où devaient me conduire mes études, oh ! non, je rougirais de moi-même, et vous ne pourriez m'estimer ! »

Sa voix tremblait légèrement ; c'était d'un cœur plein de franchise et d'honneur que partaient ces paroles.

« Géraldine ne m'avait pas trompée, dit mademoiselle de Montligné, quand elle me disait que son frère n'était pas seulement un élève brillant, mais un noble cœur... Vous voulez vous faire soldat, et elle dit, elle, qu'elle se ferait servante pour assurer la fin de vos études.

— Ma bonne, ma chère sœur !... Oh ! oui, nous nous aimons bien, et nous aimons bien aussi cette chère mère, si tendre et si dévouée.

— Eh bien ! nous lui donnerons une grande joie, à votre mère, et cette joie, ce sera de vous voir entrer l'année prochaine à l'École qui est le but de vos rêves.

— Cela, c'est impossible... Mes maîtres, je le sais, me garderaient cette année sans rétribution, ils sont si généreux ! Mais la bourse à l'École Polytechnique, le trousseau, qui y subviendrait ?

— Moi ! Et vous n'avez pas le droit de me refuser, dit mademoiselle Géraldine d'un ton d'autorité. Refuser, ce serait de l'orgueil, entendez-vous ? Je suis riche, et vous serez mes héritiers. Jamais, même quand je me croyais oubliée de votre père, je n'ai songé à donner à d'autres ce que je possède. Vous avez reçu des facultés puissantes, vous ne devez pas rejeter l'occasion que Dieu vous offre de les cultiver, de les développer. Mais nous parlerons de ce sujet-là plus tard, quand vous me connaîtrez mieux, quand vous saurez que je suis rude, mais inébranlable dans mes affections, et que ce qui tient à mon sang ne peut jamais me devenir étranger... »

Ils traversaient alors le quartier Mouffetard, et mademoiselle de Montligné s'interrompait pour jeter autour d'elle des regards étonnés.

« Que de pauvreté ! s'écria-t-elle enfin, tout en tirant de sa poche une petite pièce blanche pour une femme hâve et courbée qui tournait avec peine la manivelle d'un orgue sur lequel étaient assis deux jeunes enfants en haillons. Quelles mesures insalubres, et quelle population misérable ! Voilà de ces contrastes navrants des grandes villes... J'ai traversé hier un quartier de palais, et je vois ici des fantômes comme on n'en connaît pas dans mon cher pays, où il n'y a guère de pauvres... »

— Et dans les grandes villes on ne peut combler ce gouffre que creusent tour à tour la maladie, la ruine ou l'inconduite, répliqua Henry. Je viens parfois ici, avec mes maîtres et quelques camarades, et si riches que soient plusieurs d'entre nous, les secours sont toujours insuffisants, hélas !... Mais nous approchons de chez nous... Je suis sûr que Géraldine me guette à sa fenêtre. Quelle bonne chose que les sorties ! »

Oui, la forme mignonne de Géraldine apparaissait au quatrième étage, et, bien avant que mademoiselle de Montligné, tout essoufflée, eût pu monter les marches raides, la jeune fille était descendue au-devant de son frère et l'embrassait avec tendresse.

Ils étaient charmants tous deux : lui si brun, elle si blanche ; chacun d'eux cherchant à servir et à protéger l'autre, lui dans sa force naissante et son énergie masculine, elle dans son dévouement et son indomptable courage féminin. La mère retrouvait un sourire en les regardant ; c'était une part de joie qui lui était laissée au milieu de sa désolation.

Pierre et Martine avaient fait merveille. La table, dressée dans le petit salon, était chargée d'un déjeuner délicat, bien fait pour tenter l'appétit d'un collégien et pour ranimer les forces épuisées des deux pauvres femmes qui vivaient de privations depuis déjà de longs jours.

Certes, la pensée de l'absent leur venait à tous ; ils se détournaient de temps à autre pour cacher une larme. Mais dans leur détresse, Dieu ne leur avait-il pas envoyé un secours inattendu ? Ne fallait-il pas montrer un peu de reconnaissance à mademoiselle Géraldine ? Et rien, certes, n'eût pu lui causer plus de plaisir que le sourire encore bien pâle, il est vrai, qui venait effleurer ces lèvres sérieuses, et rendre à ces deux enfants, au moins pour un moment, l'expression de leur âge.

Le repas était fini, on prolongeait la causerie ; les projets d'avenir étaient émis par mademoiselle Géraldine, et doucement caressés par la mère qui voyait acquis à ses enfants un cœur si fidèle et si chaleureux... Mais le temps était superbe ce jour-là, et l'excellente fille, qui pensait toujours aux autres, conseilla au frère et à la sœur de faire une promenade.

« Il faut, dit-elle, aller montrer à Henry le petit nid où nous nous installerons la semaine prochaine en attendant notre départ. »

Henry n'avait pas de joie plus grande que d'avoir à son bras sa jolie sœur, et de parcourir avec elle tantôt les jardins verdoyants, tantôt les musées pleins de merveilles, tantôt les quartiers brillants encombrés de flâneurs.

« Et nous emmènerons Pierre et Martine, dit Géraldine avec empressement. Ne faut-il pas leur montrer Paris, en attendant qu'ils nous promènent à travers les sites de leur chère Touraine ? »

Madame de Montligné souriait en les voyant partir ; elle rappela Henry pour refaire le nœud de sa cravate, et passa une main caressante sur les cheveux soyeux de sa fille.

Elle alla vers la fenêtre, les regarda s'éloigner d'un pas vif, puis tourna vers sa cousine des yeux mouillés de larmes.

« Je sais qu'ils s'aimeront toujours ainsi, dit-elle, et c'est pour moi une douce consolation... O ma chère Géraldine, ils ne seront pas ingrats, ils sauront vous donner du bonheur pour ce que vous faites ! »

— Allons, ne pleurez pas et ne vous exaltez pas ainsi, dit mademoiselle de Montligné avec vivacité. Vous avez la fièvre, vos yeux sont trop brillants, et vous semblez oppressée... Si vous vouliez me croire, vous vous reposeriez sur votre lit.

— Je crois que vous avez raison... Je sens un malaise réel... »

Elle se leva, chancela, et dut prendre le bras de mademoiselle Géraldine pour marcher jusqu'à sa chambre. Sa cousine l'étendit sur son lit, ouvrit la fenêtre, qui laissait passer une brise chaude, et lui ordonna amicalement de fermer les yeux.

Puis, afin de ne pas troubler ce repos, elle se retira dans la chambre voisine, laissant la porte ouverte, et elle prit son livre d'heures pour dire les vêpres.

Une demi-heure s'écoula. La respiration bruyante et inégale de madame de Montligné se faisait entendre dans le silence de cette journée tranquille, et plusieurs fois mademoiselle Géraldine s'était levée pour aller la regarder dormir. Elle lui trouva les traits altérés, et à ce moment, la jeune femme ouvrit les yeux avec une espèce d'égarement.

« Théobald, dit-elle d'une voix oppressée, où suis-je, où est-il ? »

Mademoiselle de Montligné la souleva dans ses bras. Une sueur fine et froide perlait sur les tempes de sa cousine.

« Carmen, dit-elle, vous êtes souffrante, ma chère. Remettez-vous, vous êtes chez vous, près d'une amie qui ferait tout au monde pour vous voir bien portante et consolée... »

Le regard de madame de Montligné perdit son expression égarée, mais elle porta la main à son cœur, et murmura que c'était fini.

« Non ! non ! s'écria mademoiselle Géraldine, ne parlez pas ainsi ! Je vais envoyer chercher votre médecin... Qui est-il ? »

— Le premier venu dans ce quartier... Mais il me faut un prêtre... Géraldine, gardez mes enfants ! »

Elle haletait, et mademoiselle de Montligné s'élança dans l'escalier, appelant la concierge.

Quand elle revint, Carmen était immobile et sans vie... Elle essaya en vain de ranimer un dernier souffle... Le médecin ne put que constater que tout était fini, le prêtre dit une prière fervente pour l'âme envolée, et la vieille fille demeura seule près de ces restes glacés, dans cette pauvre petite chambre, en

proie à une angoisse qui eût abattu une nature moins énergique que la sienne.

Parfois, par la fenêtre restée ouverte, un bruit de voix joyeuses montait de la rue à son oreille. Par cette belle après-midi toute brillante de soleil, la vie semblait éclater de toutes parts autour de ce lit funèbre. Sur la table où la vieille fille venait de poser un crucifix et deux bougies allumées, il y avait, tout à l'heure, des livres où les yeux de la morte s'étaient posés le matin même. Dans une corbeille se trouvait un ouvrage commencé, sur la cheminée, une petite fougère dans un vase de cristal... Et le salon voisin était encore paré, gardant les traces de cette réunion de famille, la dernière à laquelle dût jamais présider la pauvre mère ; la petite table ronde était chargée de fruits et de bonbons...

La journée s'avança... Mademoiselle Géraldine interrompait sa prière pour guetter, à la fenêtre, le retour, à la fois craint et désiré, des orphelins, puis revenait s'agenouiller près du lit où Carmen semblait dormir, toute blanche dans sa robe de veuve, calme, presque souriante, et rajeunie de plusieurs années dans ce grand sommeil...

Enfin, comme le soleil décline et vient mettre un dernier rayon sur ce front d'ivoire, l'oreille anxieuse de mademoiselle Géraldine distingue des pas dans l'escalier... Elle court à la porte et arrête Henry, qui se précipite, pâle et haletant.

« Qu'y a-t-il ?.. La concierge m'a épouvanté... Est-ce que ma mère est malade ?.. Laissez-moi entrer !.. »

— Non, n'entrez pas encore, mon enfant, mon cher enfant... Du courage pour votre sœur... »

Elle est là aussi, la frêle Géraldine, l'horreur et l'angoisse peintes dans son regard dilaté...

Mais Henry fait deux pas et tombe évanoui sur le plancher, tandis que la jeune fille délicate et tremblante marche sans faiblir jusqu'au lit de sa mère, et colle son visage sans larmes sur la robe noire qui doit servir de suaire à la veuve de Théobald.

M. MARYAN.

(La suite au prochain Numéro.)

ÉNIGME

Sans que je sois ni tambour ni trompette
Je chante la diane et sonne la retraite ;
Autour de leur drapeau ralliant les soldats,
J'aide à marcher gaïment au devant des combats.

— Native du Hainaut, dont mainte étoile brille,
Précédant Duchesnois, de Condé j'étais fille :
Paris a pu me voir dans le siècle dernier,
Ainsi que Dumesnil, sur la scène régner ;
Et, souvent applaudie en Mérope ou Zaire,
Faire aimer les terreurs qu'Electre en pleurs inspire.

Le mot de l'Énigme du numéro du 23 Avril, est : *Pointe*.



Costume en surah bleu à lignes vieil or.



Costume de voyage en roulière beige, mélangée de rayures éteintes bronze, bleues, roses, etc.

Modèles de mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu.

Costume en surah bleu à lignes vieil or. — Tout le costume est en surah rayé. — Le volant de la jupe, taillé en biais, est monté sur un dessous de taffetas. La tunique, avec les raies perpendiculaires, forme une pointe couvrant le côté gauche du tablier, et les deux côtés sont rejetés en revers : l'un en velours bleu, l'autre en surah; ils se croisent à la pointe et s'arrêtent par un nœud en ruban de satin royal bleu-marine. Les lés de derrière sont relevés en une suite de longues coques dont les premières forment pouff. Corsage à basque arrondie; devant fermé de côté par de beaux boutons artistiques; un col demi-montant et décoré de boutons, à la manche ronde, un parement.

Costume de voyage en roulière beige mélangée de rayures éteintes bronze, bleues, roses, etc. — La jupe en roulière à rayures et l'écharpe de même. Le corsage en tissu beige avec un ornement en roulière, coupant le dos en façon de V allongé. Le bord de la basque se perd sous l'écharpe, et le nœud qu'elle forme, derrière, s'agrafe sur la basque du dos. Les pans drapés, qui forment pointe, sont en tissu beige, de même que le bas de l'écharpe, devant. Un col montant échanuré et deux revers en roulière. A la manche ronde un poignet en roulière.

Les Patrons suivants seront donnés en Mai :

- Le 7 Mai. — Tunique princesse, première communiant. — Jaquette. — Corsage. — Veste. — Gilet.
- Le 14 Mai. — Patron découpé : Jupon en cachemire ou percale avec haute ceinture.
- Le 21 Mai. — Tunique princesse. — Robe de petite fille. — Tunique princesse pour fillette.
- Le 28 Mai. — Patron découpé : Mantelet Louis XV attaché derrière.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4309, et un Supplément de travaux :
Tapis de table. — Tapisserie découpée appliquée sur peluche. — Sac à linge de nuit. — Enveloppe pour serviette de table. — Alphabet pour mouchoir. — Couvre-assiette de dessert. — Chiffres pour nappe et serviette.

81-1838 Paris. — Typographie Morris Père et Fils, rue Amelot, 64.